

Ciné-Bulles

Entretien avec André Théberge

Michel Coulombe

Volume 4, numéro 3, juin-juillet 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (1984). Entretien avec André Théberge. *Ciné-Bulles*, 4, (3), 14-16.



Pierre Curzi et le petit Simon Mathurin Guilbert dans *La petite nuit* d'André Théberge.

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ THÉBERGE

“Grâce à la télé, un film devient son propre commercial!”

On pourrait croire que le programme de production de courts métrages établi par l'Institut québécois du cinéma (IQC) en 1980 et soutenu par Radio-Québec puis Radio-Canada s'adressait surtout - voire strictement - aux cinéastes en herbe désireux de faire leurs premières armes. Tel n'était pourtant pas le cas. Confrontés à la crise, des réalisateurs québécois d'expérience troquaient leurs projets de longs métrages en 35 mm contre des idées de court métrages en 16 mm. Parmi eux, André Théberge.

Issu d'une génération d'autodidactes pour qui il a été - relativement - facile de s'intégrer à la jeune industrie cinématographique québécoise, il rencontre Jean-Pierre Lefebvre en 1965. Il sera son assistant lors des tournages de *Patricia et Jean-Baptiste*, *Mon oeil* et *Il ne faut pas mourir pour ça*. Gagné par la fièvre du cinéma, il liquide une police d'assurance pour devenir réalisateur en 1967. Au fil des ans, il tourne *Question de vie*, *La première neige*, *Un fait accompli*. Toujours de la fiction.

En 1983, après un temps d'arrêt, il revient à la réalisation avec *La petite nuit*, un court métrage mettant en vedette Pierre Curzi, Francine Ruel et Guy Lécuyer. Après trois demandes à l'IQC - remplacée depuis sur le terrain des subventions par la Société générale du cinéma -, le tournage peut enfin se faire, de nuit, sous la pluie, par grand froid, selon un horaire impossible. Petit budget oblige.

Si l'IQC a financé un produit fait pour la télévision, le réalisateur, quant à lui, affirme avoir tourné un court métrage destiné au grand écran. L'ambiguïté persiste. Un mariage de raison unit le cinéma à la télévision, union que la petitesse du marché québécois consolide plus que ne le souhaitent les mordus des salles obscures.

Quand il parle de *La petite nuit*, André Théberge témoigne tantôt d'un souci évident d'authenticité (par rapport au rêve qui l'a inspiré mais aussi par rapport aux comportements féminins et masculins qu'il a observés) tantôt d'une volonté farouche de transcender le réel pour atteindre une dimension symbolique. Sans nier à l'oeuvre son potentiel allégorique (André Théberge parle de *La petite nuit* comme d'un film sur l'art, ce qui n'a rien d'évident), on peut supposer que la très large majorité des spectateurs s'en tiendra à une lecture au premier degré... et ne s'en portera pas plus mal.

André Théberge est, depuis peu, directeur à la création et à la production à la Société générale du cinéma.

M.C.

Distributeur de *La petite nuit*: J.A. LAPOINTE.

Ciné-Bulles: *Tu as réalisé ton dernier film, **La petite nuit**, dans le cadre du programme de production de courts métrages initié par l'Institut québécois du cinéma et appuyé financièrement par la télévision de Radio-Canada. Au bout du compte, as-tu tourné un film ou une émission de télévision?*

André Théberge: J'ai la certitude d'avoir fait un film. Mais quand je regarde la série de films produits par l'Institut québécois du cinéma avec Radio-Canada et Radio-Québec, j'ai très peur car j'ai nettement l'impression qu'on fait de la télévision au niveau de la mise en scène, du découpage, de la gamme de couleurs, des contenus. L'ensemble est assez pasteurisé.

Ciné-Bulles: *Il faut dire que le film de court métrage s'insère mal dans la programmation des salles de cinéma. Du moins, on en présente assez peu au Québec.*

André Théberge: Depuis l'apparition de la télé, le court métrage est pratiquement disparu du grand écran. On l'a assimilé à quelque chose d'ennuyeux. Voilà bien le piège pour le cinéaste: la seule façon de diffuser largement le court métrage c'est la télévision. L'argent se trouve chez les diffuseurs. Mais pour le cinéaste, en définitive, l'important c'est de tourner, de continuer à faire des films en admettant qu'avec l'argent des diffuseurs viennent certaines contraintes, certains paramètres de production plus ou moins avoués. Par exemple, il n'est pas rare qu'un diffuseur présume que les gens ne comprendront pas telle ou telle chose, alors il faut se prêter à des ajustements du scénario acceptables dans la mesure où ils ne touchent pas l'essentiel.

Ciné-Bulles: *D'ailleurs, la télévision influence la manière d'un film, sa photographie. As-tu opté pour un cadrage télévision ou cinéma?*

André Théberge: Je recherchais toujours une certaine densité à l'intérieur du cadrage télé, qui convienne à la fois au cinéma et à la télévision. Dans le même esprit, j'ai voulu éviter de m'en tenir au découpage télévision, alternance un peu mécanique de gros plans et de plans moyens. Mais, il faut être conscient de certaines limites et reconnaître qu'avec un petit budget et cinq jours de tournage on peut difficilement se permettre de tourner un plan-séquence avec des mouvements de caméra compliqués. On n'échappe pas à certaines contraintes économiques. Par bonheur, je n'aime ni les grands mouvements de caméra ni le style flamboyant!

Ciné-Bulles: *Comment peut-on songer à une exploitation en salles puisque la sortie télé des courts métrages de l'Institut québécois du cinéma survient peu de temps après le montage final?*

André Théberge: Peut-être suis-je trop optimiste mais j'aime penser que la télé peut susciter de l'intérêt pour un film, qu'elle a un effet d'entraînement. En quelque sorte, grâce à la télé, un film devient son propre commercial!

Ciné-Bulles: *D'où vient le scénario de **La petite nuit**?*

André Théberge: D'un rêve dont je ne me suis rappelé que l'après-midi suivant, alors que je travaillais au montage de **Ça ne peut pas être l'hiver, on n'a même pas eu d'été** de Louise Carré. Soudain, j'ai eu l'impression d'être regardé. Je me retourne: personne. Je me remets au travail, puis, quelques minutes plus tard, j'éprouve la même sensation, sauf que cette fois je vois une ombre qui se sauve. Je reprends mon travail, même sensation. Je me retourne alors rapidement: toujours rien. C'est alors que je baisse les yeux et que j'aperçois un petit enfant, un garçon, aux yeux

croches, aux lunettes épaisses et aux oreilles décollées. En parlant à cet enfant, que je rencontrais pour la première fois, je me suis rendu compte que c'était celui qui se trouvait dans mon rêve. Ce constat m'a laissé d'autant plus désespéré que je ne crois pas aux rêves prémonitoires. Mais voilà qu'il disparaît. Je le cherche dans le couloir: il ne s'y trouve pas. Le phénomène se reproduit un peu plus tard sauf que cette fois je le suis jusque dans une pièce où il rejoint sa mère, une femme d'une beauté remarquable. Elle m'explique que son enfant n'était encore jamais venu à Montréal... Cette rencontre m'a marqué. Plusieurs mois plus tard, j'écrivais le scénario de **La petite nuit** d'un seul trait, en une nuit. J'inventais une suite au rêve, une suite à la rencontre d'un homme et d'un enfant.

Ciné-Bulles: *Et quelle était ton intention à travers ce scénario?*

André Théberge: J'ai voulu faire un film sur un individu qui prend en charge un enfant et donc, en définitive, son identité. L'enfant sert de catalyseur, d'agent provocateur. J'avais une autre intention, moins manifeste: faire un film sur l'art, exprimer la nécessité, l'urgence d'une idée, d'une sensation qu'un individu veut traduire dans la réalité. Un film qui parle de l'équivalence des sensations dans le rêve et la réalité.

Ciné-Bulles: *Oui, mais tout de même cet individu est un homme. Ce n'est pas le fruit du hasard. On pourrait même affirmer que **La petite nuit** s'inscrit dans le courant des films sur la paternité produits en France comme aux États-Unis.*

André Théberge: Plus ou moins. Je ne suis quand même pas sociologue. Mais, bien sûr, je prends position quand je montre un homme qui prend soin d'un enfant et une femme qui refuse cet enfant. Il y a là renversement des images traditionnelles.

Par ailleurs, le personnage féminin pratique un métier qui a des connotations maternelles. Elle est boulangère, métier auquel on associe toute une série d'images: le pain, la levure, les miches, la chaleur, la bonté, l'abondance, toutes les vertus terrestres, domestiques, bucoliques. J'ai mis du temps à trouver ce métier, puis j'ai cherché à chasser les connotations qui s'y rattachent en situant la boulangerie en milieu industriel, là où on fabrique du pain comme on ferait autre chose. Les motifs du refus de maternité de Carole ne sont pas nobles. Elle est égoïste, elle veut prendre son plaisir. On m'a d'ailleurs reproché de montrer une image de la femme aussi inhabituelle, aussi peu vertueuse. Je crois qu'il est plus facile de faire accepter un personnage de maman, ou de putain, types auxquels les spectateurs sont habitués.

Quant à Julien, il prend une chance sur la vie en gardant l'enfant avec lui. Il y a là une prise en charge réelle et profonde.

Ciné-Bulles: *Tu fais appel à tout un bagage culturel, ce à quoi nous a peu habitué le cinéma québécois. Il y a, au premier plan, l'image mythique de Saint-Julien ou de Saint-Christophe, selon le point de vue.*

André Théberge: Depuis des années, je voulais faire un film à partir de **La légende de Saint-Julien l'hospitalier** de Gustave Flaubert, un récit extraordinaire, fabuleux. Je voulais reprendre l'image-clé de Saint-Julien le passeur, d'où la finale du film où on voit Julien traversant la voie ferrée l'enfant sur l'épaule. Je crois que le lien avec Saint-Christophe est moins évident, mais c'est le même mythe, oui.

Un tableau de Gustave Courbet m'a aussi servi de déclencheur, **L'atelier**. On y voit le peintre peignant un

paysage sous le regard d'une femme et d'un enfant. C'est une allégorie.

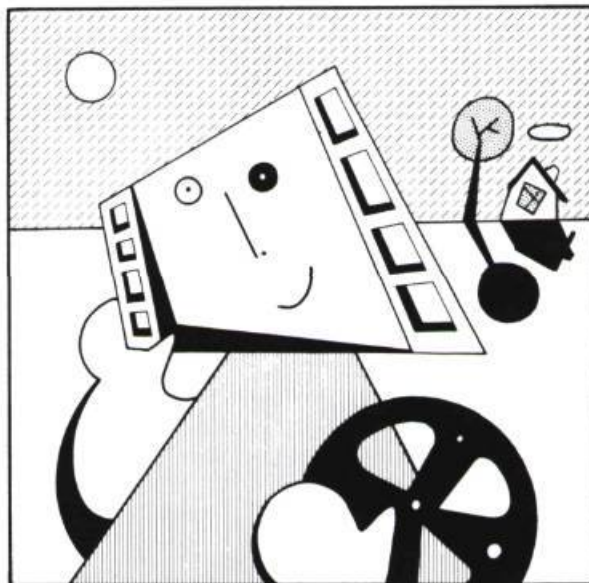
Ciné-Bulles: *Et côté musique, tu as fait appel à Schubert.*

André Thérberge: J'ai utilisé sa dernière création, **Le pâtre sur le rocher**, Walter Boudreau l'a transcrite pour un quintette à vent en lui imprimant une facture moderne. Je voulais que la musique soit un support narratif et émotif.

Ciné-Bulles: *Un rêve prémonitoire, un texte méconnu de Flaubert, un autoportrait allégorique de Courbet et la dernière oeuvre de Schubert, c'est beaucoup non pour un court métrage?*

André Thérberge: Non. Un court laps de temps est peut-être, paradoxalement, le lieu d'une plus grande densité. Peu importe s'il y a beaucoup d'éléments, en autant qu'ils soient tous stimulants, et éclairants en quelque sorte. Et puis, ça donne le goût au spectateur d'en voir et d'en savoir plus. J'espère que **La petite nuit** y parvient.

LES MEILLEURS FILMS QUÉBÉCOIS POUR LES JEUNES



LE CHOIX DE
COMMUNICATION-JEUNESSE
1983



Journal inachevé de Marilu Mallet.